



FAITH MARTIN

# LE CORBEAU D'OXFORD

UNE ENQUÊTE DE  
*Loveday & Ryder*

Harper  
Collins  
**NOIR**





# Le corbeau d'Oxford



FAITH MARTIN

# Le corbeau d'Oxford

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par*  
ALEXANDRA HERSCOVICI-SCHILLER

Harper  
Collins  
**NOIR**

*Titre original :*

A FATAL OBSESSION

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, Limited, UK.

© 2018, Faith Martin.

© 2019, HarperCollins France pour la traduction française.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

**HARPERCOLLINS FRANCE**

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

[www.harpercollins.fr](http://www.harpercollins.fr)

ISBN 979-1-0339-0415-1 — ISSN 2551-0096

*Pour mon père et ma mère,  
qui ont toujours cru en moi.*



# Prologue

*Oxford, juillet 1955*

Le cadavre sagement allongé sur le lit garda le silence tandis que le quinquagénaire examinait la pièce. C'était une chambre très agréable : vaste, luxueuse, bien agencée, toute en bleu et argent. L'une des deux grandes fenêtres à guillotine était entrouverte, laissant entrer une brise d'été chaude qui gonflait les voilages délicats et charriait une odeur de chèvrefeuille venue des jardins luxuriants, parfaitement entretenus.

L'homme explora lentement la pièce opulente, dévorant des yeux les draps en soie de première qualité, les bouteilles de parfum hors de prix posées sur une commode ornée d'époque, tout en prenant garde à ne rien toucher. Issu d'une famille ouvrière, il était incapable d'estimer la valeur des tableaux sur les murs, mais il aurait parié une semaine de salaire qu'un seul d'entre eux aurait mis sa famille à l'abri du besoin pour toute une vie.

Jusque-là, il n'avait jamais eu de raison de pénétrer dans l'un des manoirs qui proliféraient dans les rues huppées entre Woodstock Road et Banbury Road, au nord de la ville, ainsi que sur les avenues verdoyantes environnantes.

Il prit donc tout son temps, savourant la sensation de l'épais tapis d'Axminster bleu sous ses pieds, si moelleux qu'il se serait cru pieds nus sur une douce pelouse.

Son regard se posa avec mélancolie sur la boîte à bijoux laissée négligemment ouverte sur une table de chevet en noyer. De l'or, des perles et quelques bijoux étincelaient sous le soleil d'été, et ses doigts le démangeaient.

— Joli, marmonna-t-il.

Mais il n'était pas assez bête pour glisser ne serait-ce qu'une ou deux petites bagues dans sa poche. Pas cette fois – et certainement pas avec ces gens-là. À cinquante ans passés, l'homme savait que la loi n'était pas la même pour les riches.

Il examina à nouveau le cadavre sur le lit, songeur. Un bien joli brin de fille. Jeune, qui plus est. Vingt ans, peut-être ?

Quel dommage, songea-t-il.

À cet instant, la brise fit papillonner un objet sur la table de chevet, attirant son regard. Il s'approcha du lit et de la jeune morte, en faisant attention où il mettait les pieds, et découvrit l'article en question. On l'avait délibérément mis en avant entre les pots de crème pour le visage et les poudriers, rouges à lèvres et piluliers.

Se pliant péniblement en deux malgré son début d'embonpoint, l'homme déchiffra quelques mots, les yeux plissés.

Petit à petit, son visage peu engageant se fendit d'un large sourire. Il poussa un sifflement presque inaudible, puis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier que personne ne l'avait suivi. À l'abri des regards, il fourra l'objet dans la grande poche intérieure de sa veste.

Puis il tapota amoureusement l'emplacement au-dessus de son cœur. Il aurait parié que cette trouvaille providentielle était le plus beau coup de chance qu'il ait eu depuis bien des années – sinon de sa vie. Une chose était sûre : sa retraite imminente s'annonçait bien plus agréable que prévu.

Il se dirigea vers la porte d'un pas conquérant, sans une pensée pour la jeune fille morte, et se campa sur le palier.

Il était temps d'affronter le maître de maison.

# 1

*Oxford, janvier 1960*

— Hé, vous ! Arrêtez ! Police ! s'écria Trudy Loveday, agent de police stagiaire de son état, avant de s'élançer.

Bien évidemment, le garçon qui venait d'arracher le sac d'une femme sous l'horloge de la Carfax Tower n'en fit rien. Elle eut juste le temps d'entrapercevoir un jeune visage paniqué quand il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, avant de prendre ses jambes à son cou, tel un lévrier sur une piste.

Il manqua se faire renverser par un taxi en traversant High Street à l'intersection mais, heureusement pour Trudy, les voitures qui s'étaient immobilisées pour le laisser passer lui permirent de traverser à son tour, de façon bien plus prudente.

L'expression de pur bonheur de la jeune femme l'aurait surprise elle-même si elle avait pu se voir à cet instant précis.

Le sergent O'Grady l'avait chargée de trouver l'individu à l'origine d'une série de vols de sacs à main dans le centre-ville qui avait commencé avant Noël, mais c'était la première fois qu'elle voyait sa proie. Le voyou n'avait

pas chômé, au grand dam des nombreuses femmes au foyer indignées qui s'étaient plaintes à la police, mais ni elle ni ses collègues n'avaient eu la chance de se trouver au bon endroit au bon moment.

Jusque-là.

Au bout d'un mois à arpenter les trottoirs glacés, à prendre les dépositions de femmes furieuses ou en larmes, et à guetter le suspect dissimulé derrière les portes de magasins, les pieds en feu, Trudy avait un compte à régler avec ce délinquant.

Et n'était donc pas d'humeur à le laisser filer.

Elle était consciente que beaucoup de passants la regardaient courir, les yeux ronds, bouche bée. Certains hommes semblaient même vouloir intervenir, et elle ne pouvait qu'espérer qu'ils s'en abstiendraient. Ils étaient sûrement pleins de bonnes intentions, mais elle n'avait aucune envie qu'un directeur de banque quinquagénaire à l'âme chevaleresque tente d'arrêter le voleur et se fasse bousculer ou frapper, voire pire.

Trudy préférait ne pas imaginer la paperasse que cela impliquerait. Sans parler de l'expression à la fois exaspérée et résignée du capitaine Jennings s'il apprenait qu'elle avait réussi à rater une arrestation aussi simple.

La course-poursuite durait depuis moins d'une minute quand elle se souvint de son sifflet, se demandant si elle devait l'utiliser.

À dix-neuf ans (bientôt vingt), Trudy Loveday n'avait pas oublié ses succès éclatants en course à pied à l'école et les nombreux trophées qu'elle avait remportés, en sprint comme en cross-country. Elle était toujours rapide comme l'éclair, malgré ses chaussures de ville noires, son uniforme de police et la sacoche en cuir contenant son

matériel qui lui battait la hanche. Peu à peu, elle rattrapait le voleur, qui se frayait un chemin parmi les piétons à coups d'épaule, lui laissant le champ libre.

Ses bras et ses jambes se balançaient au rythme familier qui lui permettait d'avaler les kilomètres. Tout en essayant de ne pas ralentir, elle saisit le sifflet argenté pendu à son cou et souffla de toutes ses forces.

Le sifflement distinctif résonna aussitôt dans l'air glacé, appelant à la rescousse tous les collègues qui l'entendraient. Ils ne seraient pas de trop si le voleur décidait de changer de stratégie pour tenter de la perdre dans les ruelles étroites de la ville médiévale, ou dans des magasins.

Mais pour l'instant, il se contentait de courir en ligne droite sur High Street, certain, à n'en pas douter, qu'il parviendrait à semer une faible femme. Ce ne serait pas le premier homme à la sous-estimer.

Avec un sourire confiant, Trudy accéléra la cadence. Il était si près qu'elle sentait presque l'instant où elle le plaquerait au sol, savourant d'avance son grognement de surprise, puis l'expression dépitée qui se peindrait sur son petit visage arrogant quand elle le menotterait et l'informerait de ses droits.

Mais au moment où elle s'apprêtait à l'attraper, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, l'aperçut, jura... et se glissa entre deux voitures garées à sa droite.

Trudy s'assura d'un bref coup d'œil que la voie était libre : un bus rouge se dirigeait vers elle, mais il était au niveau du Magdalen Bridge, si bien qu'elle avait largement le temps de passer.

Comprenant que le voleur comptait traverser pour tenter de la semer, Trudy poussa un dernier coup de

sifflet, autant pour avertir les badauds interdits que pour attirer ses collègues.

Puis elle bondit sur le côté.

Elle avait parfaitement calculé son coup, et avant que le jeune homme puisse atteindre le milieu de la chaussée, elle le plaqua de toutes ses forces contre le tarmac glacé. Du haut de son mètre soixante-dix-huit, elle avait de l'allonge.

Le voleur, un individu maigre et sec, tout en bras et en jambes, eut la malchance d'atterrir sur le nez, et se mit à saigner abondamment. Sous le choc, il laissa échapper un cri. Le plus drôle était qu'il n'avait pas lâché le sac chapardé à Carfax.

Trudy sentit son chapeau de policière glisser quand elle lui tomba dessus mais, heureusement, la kyrielle d'épingles et d'élastiques qui retenaient ses longs cheveux bruns ondulés en un chignon sévère ne céda pas.

Un genou bien calé au milieu du dos du voleur, elle chercha à tâtons ses menottes. Elle était vaguement consciente qu'une voix d'homme criait quelque chose à proximité, et que les passants curieux, qui s'étaient attroupés autour d'elle, reculaient, quand le voleur se tordit soudain, se débattant violemment.

Avant même qu'elle puisse ouvrir la bouche pour le sermonner, il lui envoya un coup de coude bien senti dans l'œil.

— Aïe !

Instinctivement, elle porta la main à son visage, donnant au voleur l'occasion qu'il attendait : il se cabra à nouveau et la projeta sur le côté.

Trudy eut la présence d'esprit de le saisir par le pied quand il voulut se relever. Il se retourna, recula sa jambe

libre et s'apprêtait à la frapper au visage quand elle prit conscience qu'une silhouette les surplombait.

— Ça suffit, mon gars ! Tu ne vas nulle part, s'exclama une voix triomphale.

Deux grandes mains d'homme apparurent sous son nez et relevèrent le voleur avant de le menotter.

— Vous êtes en état d'arrestation pour agression d'un agent de police dans l'exercice de ses fonctions, récita-t-il. Je vous préviens que tout ce que vous direz sera noté et pourra être retenu contre vous.

Trudy, dont les grands yeux bruns larmoyaient autant sous l'effet de la frustration que de la douleur, regarda Rodney Broadstairs, le don Juan du commissariat de St Aldates, lui voler son suspect. Elle se releva, toute raide. Elle commençait tout juste, maintenant que l'adrénaline se dissipait, à sentir les contusions de sa lutte avec le voleur. Heureusement, ses gants, son uniforme et le lourd manteau de serge noir l'avaient protégée des éraflures.

Une salve d'applaudissements polis s'éleva du public quand Broadstairs entraîna le suspect vers le trottoir. Un badaud tendit timidement son chapeau à Trudy, qui le remercia d'un sourire las.

Elle récupéra aussi le sac de la dame, qui servirait de preuve, avant de suivre son collègue en boitant.

Les regards admiratifs des passants et les murmures approbateurs (« quel courage, cette petite ») ne suffirent pas à dissiper sa mauvaise humeur. Après un an d'expériences amères, elle savait parfaitement ce qui l'attendait.

Broadstairs, qui avait récité ses droits au suspect et l'avait menotté, serait félicité pour l'arrestation. Ce serait le beau policier, et non l'humble stagiaire, que leurs supérieurs remarqueraient.

Elle, en revanche, se verrait sans doute priée de rentrer chez ses parents se reposer et soigner son œil au beurre noir, puis de taper son rapport le lendemain matin à la première heure. Oh ! et d'aller enregistrer la plainte de la femme dont on avait volé le sac. Et pendant tout ce temps, elle devrait endurer les murmures moqueurs de ses collègues, persuadés que les femmes étaient des bonnes à rien.

Tandis qu'ils rentraient à St Aldates, elle espérait, déconforte, que le capitaine Jennings n'utiliserait pas ses blessures légères comme prétexte pour la cantonner à nouveau à un travail de bureau.

Devant elle, Rodney Broadstairs se retourna pour lui faire un clin d'œil.

Tandis que Trudy Loveday luttait contre la tentation d'abreuver son collègue d'injures fort peu convenables, à huit kilomètres de là, dans le joli petit village de Hampton Poyle, Sir Marcus Deering prenait sa pause de 11 heures.

Malgré ses soixante-trois ans, il dirigeait toujours officiellement l'importante chaîne de grands magasins qui avait fait sa fortune ; mais il ne travaillait plus que deux jours par semaine, depuis le bureau de son imposant manoir situé dans l'Oxfordshire. Il faisait confiance à ses directeurs adjoints, assistés d'une kyrielle de cadres au sein du conseil d'administration, pour abattre le gros du travail sans provoquer de catastrophes, et ne se rendait plus que rarement dans les bureaux principaux, à Birmingham.

Il poussa un soupir de satisfaction quand sa secrétaire pénétra dans la pièce tapissée de bibliothèques avec, sur un plateau, son café et des biscuits faits maison, et à la main

le courrier. Plutôt replet, les cheveux gris clairsemés, une moustache bien taillée et de grands yeux vert noisette, Sir Marcus aimait la bonne chère.

Cependant, son appétit s'envola dès qu'il reconnut l'écriture sur la grande enveloppe blanche. Son nom s'étalait en capitales d'imprimerie d'un vert nauséabond.

Sa secrétaire déposa le plateau sur son bureau, puis, remarquant qu'il pinçait les lèvres, s'empressa de battre en retraite.

Sir Marcus fixa la pile de courrier en fronçant les sourcils et but nonchalamment une gorgée de café, en se répétant que cette nouvelle lettre anonyme n'était qu'une tracasserie sans importance. Sans doute l'œuvre d'un déséquilibré qui n'avait rien de mieux à faire que de le harceler. Ne ferait-il pas mieux de la mettre directement à la corbeille ?

Il savait pourtant qu'il n'en ferait rien. Résister aurait été surhumain, même si décidément, la curiosité était un bien vilain défaut. Dangereux, même. Esquissant une grimace de dégoût, il s'empara de l'odieuse enveloppe et l'ouvrit proprement à l'aide de son coupe-papier en argent. Puis il sortit l'unique feuille de papier qu'elle contenait, sachant ce qu'elle dirait avant même de la regarder. Les lettres exprimaient toujours la même exigence absurde, ambiguë, incompréhensible. Exaspérante.

Il avait reçu la première un peu moins d'un mois auparavant. Quelques lignes, une menace voilée, anonyme, bien sûr. Un tissu d'inepties, s'était-il dit. L'un des nombreux désagréments auxquels un homme comme lui – qui avait bâti une fortune considérable à partir de rien – était exposé.

Il l'avait jetée sans hésitation.

Et puis, une semaine plus tard, il y en avait eu une autre.

Étrangement, la deuxième n'était pas plus menaçante, ni plus explicite, ni même plus vulgaire. Le message était exactement le même, ce qui était en soi surprenant. Sir Marcus avait toujours cru que les lettres anonymes devenaient de plus en plus sordides au fur et à mesure des envois.

Il n'aurait su dire si c'était cette anomalie ou son instinct qui lui avait mis la puce à l'oreille. Cette fois-ci, au lieu de s'en débarrasser, il l'avait gardée. Sans être vraiment inquiet, naturellement.

Mais il avait également conservé celle de la semaine suivante, bien que le message soit en tout point identique. Et il glisserait probablement celle-ci aussi dans le tiroir du haut de son bureau, celui qu'il fermait à clé. Après tout, il ne voulait pas que son épouse les trouve. Cet odieux petit manège l'effraierait.

Poussant un soupir, il déplia la feuille.

La formulation était quasiment identique :

*Rachète-toi. Je te surveille. Sinon, tu le regretteras.*

Mais cette lettre-ci se terminait par une phrase inédite :

*C'est ta dernière chance.*

Le cœur de Sir Marcus Deering fit un bond. Sa dernière chance ? Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

Agacé, il jeta la feuille sur son bureau et alla se poster devant les portes-fenêtres qui donnaient sur une grande pelouse bien entretenue. Un petit ruisseau traversait l'herbe, marquant la limite du jardin à la française, et son regard dériva vers les silhouettes squelettiques des saules pleureurs qui le bordaient.

Au-delà de la maison et des grands jardins, si colorés et parfumés en été (qui faisaient la fierté de sa femme, Martha), s'étendaient les hectares fertiles gérés par son intendant, témoignage supplémentaire de sa fortune et de son statut social.

D'ordinaire, contempler ses terres apaisait Sir Marcus, lui rappelant tout le chemin qu'il avait parcouru.

Il était idiot d'avoir aussi... non, *peur* n'était pas le mot juste ; Sir Marcus n'aurait jamais avoué une telle faiblesse. Mais il était déstabilisé. Oui, voilà, déstabilisé. Mal à l'aise, à tout le moins.

À première vue, ce n'était rien du tout. La menace était aussi absurde que mesurée, sans aucune insulte. Pour des lettres anonymes, celles-ci étaient plutôt pitoyables. Et pourtant, elles avaient quelque chose de...

Il se ressaisit et regagna son bureau d'un pas déterminé. Avec dégoût, il glissa la lettre avec les autres, dans un tiroir qu'il ferma à clé.

Il avait mieux à faire que de se soucier de pareilles inepties. Le détraqué qui les avait écrites devait bien rire en imaginant lui avoir fait la peur de sa vie.

Mais Sir Marcus Deering ne s'en laissait pas conter !

Se racheter... Ça ne pouvait tout de même pas être une référence à l'incendie, si ? Un frisson d'angoisse le parcourut. C'était il y a si longtemps, et il n'y était pour rien. À l'époque, il était jeune, à son premier poste de direction, et manquait indubitablement d'expérience, mais l'incendie n'avait même pas eu lieu pendant son temps de travail, et il n'en était certainement pas responsable.

Non. Il ne pouvait pas s'agir de cela.

Il mordit dans un biscuit avant d'ouvrir le reste de son courrier. Avait-il intérêt à introduire une nouvelle gamme

de postes de radio dans ses boutiques ? Le gérant du grand magasin de Leamington Spa voulait en commander tout un stock en bakélite couleur crème.

Sir Marcus poussa un grognement. Crème ! Que reprochait-on à la bakélite en bonne vieille imitation acajou ? Et quelle importance qu'on soit en 1960, à l'aube d'une nouvelle décennie prometteuse, comme le répétait la lettre du gérant ? Les mères de famille dépenseraient-elles vraiment les deniers durement gagnés de leur mari pour de la bakélite crème ?

Alors qu'il appelait sa secrétaire et commençait à dicter un sermon à l'intention de son subordonné avant-gardiste, il continuait à retourner le problème dans tous les sens.

Que pouvait bien signifier cette injonction à « se racheter » ? Qu'était-il censé faire ? Et que se passerait-il s'il n'obtempérait pas ?

# LE CORBEAU D'OXFORD



UNE ENQUÊTE DE  
*Loveday & Ryder*

Oxford, 1960. Lorsque Sir Marcus Deering, un riche industriel de la région, reçoit plusieurs lettres de menace anonymes, il prend le parti de ne pas s'en inquiéter. Mais bientôt, un meurtre est commis, et les meilleurs éléments de la police d'Oxford sont mobilisés. La toute jeune policière Trudy Loveday rêverait de participer à une affaire aussi importante, mais ses supérieurs coupent court à ses ambitions. Écartée de l'enquête et chargée d'assister le brillant mais peu amène Dr Clement Ryder, médecin légiste, sur une affaire classée, elle se retrouve pourtant très vite au cœur d'une énigme qui pourrait bien la mener sur la piste du mystérieux corbeau d'Oxford...

**FAITH MARTIN**, également connue sous son véritable nom, Jacqui Walton, est l'auteure de nombreux romans policiers à succès. Née à Oxford et amoureuse de la campagne anglaise, elle situe nombre de ses romans dans le cadre bucolique de la région oxonienne.

Harper  
Collins  

---

NOIR